Sylvain Brison

Libres pensées pour temps de confinement

— Méditations spirituelles —

En couverture :

Remrandt, *Les pèlerins d'Emmaüs (détail)*
vers 1628, huile sur panneau, Musée Jacqmart-André, Paris.

Sylvain Brison
Prêtre du diocèse de Nice

Libres pensées pour temps de confinement

— Méditations spirituelles —

– Pro manuscripto –

Tout a commencé par de faibles murmures venus du bout du monde. Une épidémie de coronavirus d'une nouvelle espèce. Perdus dans le rythme effréné de nos vies occidentales, nous n'y avons pas prêté beaucoup d'attention. La Chine est toujours suffisamment éloignée de nous lorsqu'elle est signe de danger. La maladie reçut un nom : Covid-19. Nommer le mal est toujours rassurant, même si c'est illusoire. L'exotisme n'est plus de rigueur. L'Extrême-Orient est demeuré aussi loin que notre insouciance était grande. Mais le murmure est devenu peu à peu un bruit audible, puis un cri. L'Europe s'est réveillée au chevet d'une Italie souffrante. Là encore, l'expérience n'aura été qu'une lanterne qui éclaire le passé, selon l'enigmatique formule de Descartes. On nous a raconté que le virus n'entrerait pas en France (Tchernobyl et son nuage n'étaient pas loin). Et voilà qu'en quelques jours, nous sommes en état d'urgence. Les écoles et les universités sont appelées à cesser leurs activités. Les restaurants, cafés et lieux de vie ordinaires sont fermés du jour au lendemain. Nous voici confinés au cœur de nos maisons. Et voici commencée une bien étrange aventure, au fond d'un bateau immobile sur une mer d'huile : l'attente, l'angoisse, la peur et la souffrance.

Confinés au Séminaire des Carmes, avec la communauté des séminaristes, des Pères du Conseil et quleques hôtes, nous avons vécu de quelque manière hors du temps et hors du monde, comme en suspens, continuant de vivre une vie liturgique et ecclésiale presque ordinaires mais quelque peu aménagées. Nous l'avons cependant vécue en union avec tous ceux et celles qui, au-delà de nos murs, chez eux, ont affronté l'isolement et le jeûne sacramentel. Le premier jour du confinement, le mardi 17 mars, nous lisions le livre de Daniel, le grand prophète de l'Exil : « Il n'est plus, en ce temps, ni prince, ni chef ni prophète, plus d'holocauste ni de sacrifice, plus d'oblation ni d'offrande d'encens, plus de lieu où t'offrir nos prémices pour obtenir ta miséricorde. Mais, avec nos cœurs brisés, nos esprits humiliés, reçois-nous, comme un holocauste de béliers, de taureaux, d'agneaux gras par milliers. Que notre sacrifice, en ce jour, trouve grâce devant toi, car il n'est pas de honte pour qui espère en toi . » *(Dn 3, 38-40). Subrepticement, le Seigneur semblait nous indiquer le chemin spirituel à suivre au jour le jour.*

Dans ce contexte inédit, qui a donné lieu à bien des inventions et des improvisations

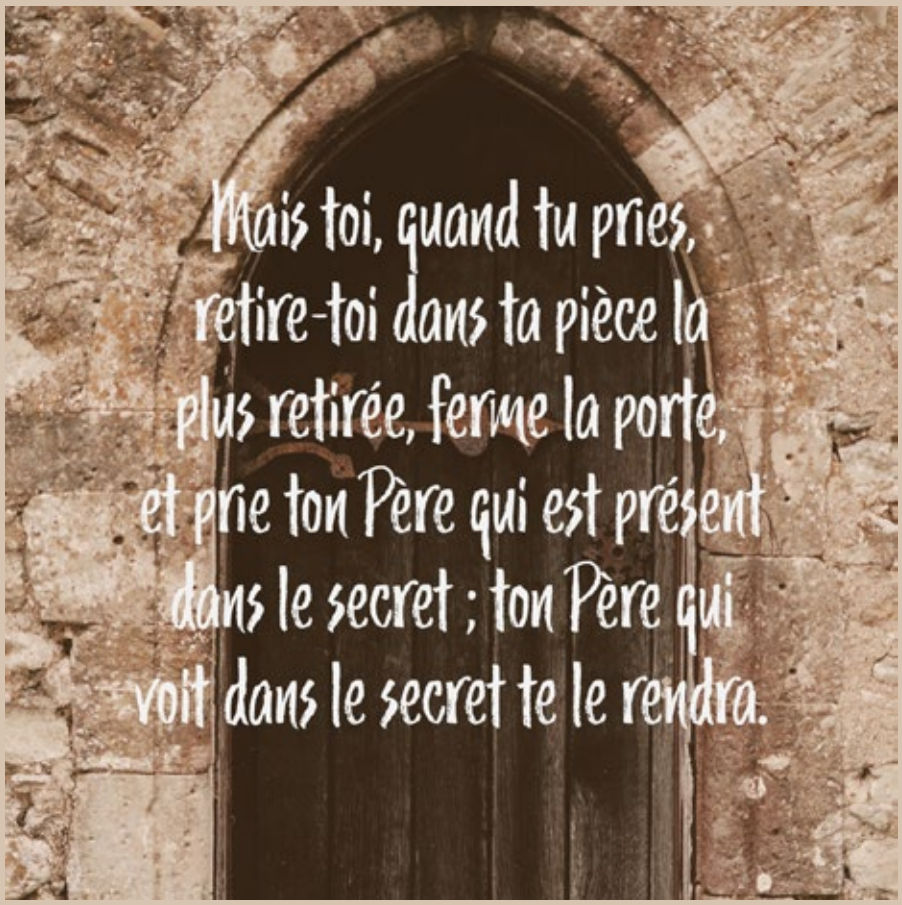
qu'il nous faudra relire et évaluer, il nous a fallu apprendre à vivre autrement nos espaces et nos temps, nos relations et nos communions. Toute crise est une chance pour la foi, car elle ouvre à un « aujourd'hui » et à un « demain » qui ne s'imaginent que dans la tension vers la grâce de Dieu : le Christ fait toute chose nouvelle et rien ne sera jamais plus comme avant. La crise marque un seuil qui ne se franchit que dans un sens, celui de l'avenir. Ces passages ne se font sans doute pas sans douleur et sans deuil. Ces passages sont vécus à l'aune du Grand Passage, de la Pâque du Christ. Au cœur de la pandémie qui nous frappe, la Semaine Sainte 2020 ont pris une saveur et un aspect bien particuliers. Dieu ne saurait être étranger à ce que nous vivons et rien n'est à ce point éloigné de Dieu que sa grâce ne vienne rejoindre.

Depuis le clavier de mon ordinateur, ou la plume de mon stylo, ces méditations ont pris corps peu à peu, à partir de la Parole de Dieu, du mystère et de la puissance de vie qu'elle porte et communique. Elles étaient destinées d'abord à mes amis, puis je les ai diffusées sur Facebook et Whatsapp... avec ces moyens modernes qui deviennent des hérauts de l'Évangile à leur corps défendant ! Elles sont composées de courtes ré-

flexions, d'homélies ou d'apophtegmes et accompagnées, en général, d'une œuvre d'art. Elles n'ont aucune autre valeur que celle du témoignage de l'homme, du chrétien et du prêtre que je suis. Je les ai regroupées ici en mémorial de ce temps unique où, depuis le séminaire, j'ai vécu en communion avec mes frères et sœurs éparpillées aux quatre coins de leurs foyers.

Puissions-nous en recueillir des fruits toujours nouveaux pour goûter à la liberté que Dieu nous a acquise par amour pour nous.

Sylvain Brison +


Mais toi, quand tu pries,
retire-toi dans ta pièce la
plus retirée, ferme la porte,
et prie ton Père qui est présent
dans le secret ; ton Père qui
voit dans le secret te le rendra.

Mercredi 18 mars 2020

2e jour du confinement

Chers amis,

Je constate que beaucoup d'églises restent ouvertes (à Paris et ailleurs). Malgré l'intention de mes confrères prêtres, ceci me semble irresponsable ! Les mesures de confinements prises par l'État visent à garantir la sécurité de tous et le soin des personnes fragiles. Les sorties pour cas de force majeure sont très limitées. Aller prier dans une église n'en fait pas partie !

Il nous faut apprendre, au pied de la lettre, l'Évangile du mercredi des Cendres : « Mais toi quand tu pries, retire-toi dans ta pièce la plus retirée, ferme la porte, et prie ton Père qui est présent dans le secret ; ton Père qui voit dans le secret te le rendra » (Mt 6, 6).

Alors, de grâce, restez chez vous et priez au cœur de vos maisons : votre prière n'en sera que plus forte, car elle sera chargée de l'amour et de la compassion pour les autres.
C'est un bien étrange effort de carême, mais ô combien vital en ces temps !

Icône des sept douleurs et allégresses de saint Joseph
d'après le *Psautier de Gough* — XIIIe siècle.

Jeudi 19 mars 2020
Solennité de saint Joseph
3e jour du confinement

Aujourd'hui l'Église fête saint Joseph. En ces temps de confinement me revient cette touchante méditation de mon ami Claude sur « les deux Joseph ». Au seuil de l'Évangile se tient Joseph, l'époux de Marie qui reçoit le corps de l'Enfant Jésus dans ses bras pour en prendre soin comme un père. De l'autre côté de l'évangile se tient l'autre Joseph, qui vient d'Arimathie. Disciple de Jésus, il recueille le corps du Seigneur pour lui donner les derniers hommages et lui offrir son propre tombeau. La vie de l'un et de l'autre sont orientées vers le soin du corps du Christ. Aujourd'hui, dans les difficiles épreuves que nous affrontons, nous sommes invités à imiter Joseph dans le soin que nous portons au Corps du Christ : l'Église, les pauvres, les faibles, les fragiles, les enfants, les vieux… Quel que soit le « bord » de l'Évangile où nous nous trouvons, l'un et l'autre Joseph nous appelle à aimer et à vivre dans la justice. Au cœur de cet étrange carême que saint Joseph soit un modèle et un guide pour suivre le Christ en toute circonstance.

Photo de Yash Raut

Dimanche 22 mars 2020
4e dimanche de Carême — « Lætare »
6e jour du confinement

Ce quatrième dimanche de Carême est traditionnellement celui de la joie : « *Réjouissez-vous avec Jérusalem !* » chante l'antienne d'ouverture de la messe. Comment se réjouir dans cet exil à domicile que nous impose la situation présente ? Seule la joie qui vient de Dieu peut s'établir durablement dans nos cœurs confinés. Cette joie ne se cherche pas, ne se conquiert pas, ne s'achète pas. Elle se découvre et se reçoit comme le jour nous surprend à la fin de la nuit. Elle trouve sa source dans l'amour partagé, donné et reçu : « *l'amour trouve sa joie dans ce qui est vrai* ».

Ce temps de réclusion volontaire est un signe d'amour : de soi, des autres et peut-être même de Dieu que nous apprenons à redécouvrir caché dans les recoins de l'intimité. La vérité de cet amour se joue également dans les questionnements, les inquiétudes et les incertitudes qui peuvent nous envahir lorsque nous sommes seuls… Face à ces tiraillements de l'esprit et du cœur, l'évangile du jour — celui de l'aveugle-né en saint Jean — nous apporte une voie de sortie : « *"Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?" Jésus répondit : "Ni lui ni ses parents n'ont péché. Mais c'était pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui."* ».

Nous avons la tentation de poser les mêmes questions à propos de la pandémie qui nous frappe. Mais la réponse de Jésus reste toujours la même « *Il faut que les œuvres de Dieu se manifestent pour nous* ». La vérité n'est pas que Dieu nous a envoyé cette maladie pour nous punir ou nous éprouver, mais que Dieu fera jaillir la lumière de sa Résurrection au milieu de l'angoisse de la souffrance et de la mort. La vérité de ce temps si particulier sera sans doute de nous permettre de cheminer dans la vérité de l'Évangile par les moyens que Dieu veut et que Dieu donne.

Arcabas, *L'annonce faite à Marie* (détail)
Polyptyque *Et incarnatus est*

Mercredi 25 mars 2020
Solennité de l'Annonciation du Seigneur
9e jour du confinement

En cette fête de l'Annonciation du Seigneur, nous célébrons l'aurore du salut. Lorsque le Fils de Dieu prend corps dans le sein de Marie, il inaugure déjà le Royaume à venir. L'évangile de ce jour (Lc 1, 26-38) peut résonner d'une manière particulière en ce carême si spécial. Tout se passe dans la maison de Marie. Elle n'est pas confinée, mais elle demeure dans la présence du Seigneur. Elle constitue donc, pour nous aujourd'hui, au cœur de nos maisons, un modèle de vie stimulant. Il nous faut faire attention à la manière dont saint Luc nous raconte l'évènement, et nous détacher, pour un temps des représentations picturales et imaginaires que nous en avons. Aucun verbe, aucun mot du récit ne parle d'une vision ou d'une apparition. Non, tout est centré sur la parole et l'écoute de cette parole : « l'ange lui dit ; à cette parole elle fut bouleversée ». Littéralement, Marie ne voit pas l'ange, mais elle entend la Parole qui lui est dite venir de Dieu. Et cette parole est efficace : par la confiance de Marie, elle engendre en elle le sauveur du monde. Dans notre confinement volontaire, nous sommes cependant tous attirés par des images et des écrans. Ils dominent nos vies. Marie de l' Annonciation nous invite aujourd'hui à redécouvrir le rôle irremplaçable que tient la parole au milieu de nous. Que ce temps soit l'opportunité de redécouvrir la puissance de la Parole de Dieu, qui, dans le sein de nos existences, vient prendre corps, vient prendre chair, pour nous donner de vivre de la vie même de Dieu.

Rembrandt, *La résurrection de Lazare*
Eau forte, 1632

Dimanche 29 mars 2020
5e dimanche de Carême
13e jour du confinement

– Homélie pour la messe du séminaire–

Nous vivons depuis quelques jours dans un autre rapport au temps ; un rapport difficile à apprivoiser ; difficile de retrouver des habitudes et une routine ; difficile de trouver des repères surtout si l'on sait que c'est encore pour quelque temps ! Et pourtant ce nouveau rapport au temps peut-être une chance pour notre foi.

Nous sommes depuis quelque temps enfermés avec, pour ainsi dire, une quasi-interdiction de sortie et nous sommes tous, dès lors, confrontés à nos sentiments et à nos émotions. Parfois, nous arrivons à les assumer, parfois nous préfèrerions les fuir. Et parfois, il nous faut apprendre à les dépasser, ou, en tout cas, apprendre « à faire avec ». Autant de points qui se situent dans le récit de la résurrection de Lazare que nous venons d'entendre, et qui nous replongent dans notre réalité, mais transformée par la lumière de résurrection. Le long récit que nous venons d'entendre est le dernier signe de Jésus avant son arrestation. Celui qui s'achemine au-devant de la mort veut se confronter à la mort, le plus grand ennemi de l'homme. Et l'on peut être surpris par la composition du récit, et la manière dont Jean prend soin de nous raconter ce qui s'est passé. Il y a dans ce récit une certaine lenteur : on se perd discussions… et puis — pouf — le dénouement, si rapide qu'il en devient presque trivial et banal. Cette manière de raconter met le poids du récit, non pas tant sur l'ouverture du tombeau et la sortie du mort, que sur l'affirmation centrale placée dans la bouche de Jésus répondant à Marthe : « *Moi, je suis la résurrection et la vie* ». Jésus dit bien « *je suis* » et non pas « je serai la résurrection ». Jésus est donc dès maintenant — hic et nunc — la résurrection. Comprenons bien ! Instinctivement, lorsque nous pensons à la résurrection, et même lorsque nous y croyons, la résurrection a toujours pour nous « un goût de futur ». Parce que la

résurrection ne se produira qu'après la mort — et si la mort pouvait arriver le plus tard possible, ce serait encore mieux ! Or, dans ce récit, la résurrection n'est pas pour plus tard : elle est pour maintenant. « *Je suis la résurrection* », non pas dans l'avenir, non pas au dernier jour, mais aujourd'hui parce que Jésus est présent dans le présent. Ceci est absolument capital : Jésus ne vit que dans le présent. Il n'est pas l'homme du passé. Il n'est pas l'homme de l'avenir. Il est l'homme ici et maintenant qui tout entier est présent à ce qu'il vit. Il n'est pas confit dans un passé nostalgique — « Ah ! Ma bonne dame, c'était mieux avant ! » Il n'est pas non plus projeté dans l'avenir comme on tire des plans sur la comète — « Il y aura des lendemains meilleurs ! » Non ! Jésus prend son temps ; Jésus est ici et non pas ailleurs ; il est présent maintenant et non pas à un autre moment. Jésus avance résolument vers l'accomplissement de sa vie. Il assume ce qu'il est. Il n'anticipe rien. Il ne hâte pas sa venue à Béthanie. Il prend le temps de vivre, de prêcher l'Évangile, le temps de cheminer avec ses disciples. Il prend du temps avec eux ; il prend le temps avec Marthe ; il prend son temps avec Marie.

Nous-mêmes, nous avons du mal avec ce temps, avec ce présent qui n'en finit pas. Et d'ailleurs, l'attitude des deux sœurs est aussi révélatrice. Lorsque Marthe et Marie parlent de leur frère, elles attestent qu'il est mort, que pour lui, il n'y a plus de présent. Lazare est renvoyé soit au passé — « *Seigneur, il est là depuis quatre jours déjà* » —, soit à l'avenir — « *je sais qu'il ressuscitera au dernier jour.* » Mais maintenant, pour Lazare, il n'y a plus rien. Or, c'est précisément dans ce « rien » que l'inouï de l'œuvre de Dieu se produit, ici et maintenant. Ce texte est la source d'une grande joie et d'une profonde espérance pour nous, à condition de choisir de vivre cette joie et cette espérance non pas demain, non pas hier, mais maintenant, dans le présent, aujourd'hui en ce dimanche. Oui, le climat est morose. Oui, nous pouvons avoir peur et être angoissés. Oui, nous sommes certainement déboussolés. Oui, notre « vie d'avant » nous semble bien loin. Oui, nous sommes bien incapables de nous projeter dans l'avenir. Mais oui, l'œuvre inouï de Dieu est pour nous, ici et maintenant. Si la tombe de Lazare s'ouvre, c'est pour nous aujourd'hui, pour que nous

croyions et que nous ayons la vie. Si nous ne pouvons pas sortir de notre maison aujourd'hui, nous sortons du tombeau comme Lazare ; car la vie, elle, surgit de toute part.

Si nous sommes confrontés à la violence de nos sentiments, à la violence de nos émotions comme Jésus dans l'évangile — dont la traduction française atténue trop le verbe grec qui dit qu'il fut violemment saisi dans son cœur; Si donc, comme Jésus, nous sommes saisis par la violence de nos émotions qui semblent nous submergées, alors c'est pour nous que les larmes de Jésus coulent devant le tombeau de Lazare, et c'est pour nous que la puissance de sa voix retentit : « L*azare, viens dehors !* ». Sans ces larmes devant la tombe de son ami, Jésus ne serait pas l'homme qu'il est. Sans les larmes de notre cœur face au mal qui saisit l'humanité ; sans nos larmes face à ceux qui souffrent, et pour ceux que nous connaissons et que nous aimons, nous ne serions pas des hommes comme lui. Ici s'expriment notre solidarité et notre compassion pour le monde qui nous entoure, même si nous sommes encore physiquement enfermés pour quelque temps, et même si nous sommes encore déboussolés dans notre rapport au temps.

Il faut donc que nous sortions de nos tombeaux dans lesquels la maladie, la peur, le péché et le mal veulent nous enfermer. Sortons des prisons de nos peurs, du souvenir de nos rêves idéalistes. Sortons des prisons de nos angoisses et de nos orgueils qui nous feraient croire « tout puissants » quoiqu'il arrive. Oui, sortons de ces tombeaux et vivons notre humanité ici et maintenant. Vivons notre humanité de la vie même de Jésus. Vivons notre humanité de la résurrection du Christ que nous célèbrerons dans quelques jours. Voilà donc la joie et l'espérance pour aujourd'hui. Voilà la joie et l'espérance de ce dimanche. « *Je suis la résurrection* » : que le Seigneur soit donc notre vie pour toujours !

Arcabas, *Anastasis*
Polyptyque *Passion et résurrection*

Dimanche 5 avril 2020
Dimanche des Rameaux
et de la Passion du Seigneur

20e jour du confinement

En ce jour où nous entrons dans « la Grande Semaine » du mystère pascal, nous y entrons d'une manière si particulière qu'elle restera longtemps dans nos mémoires. Les coïncidences du temps permettent de bien curieux rapprochements qui ouvrent un chemin de discernement possible pour vivre l'Évangile.
J'en relève rapidement ici quelques aspects :

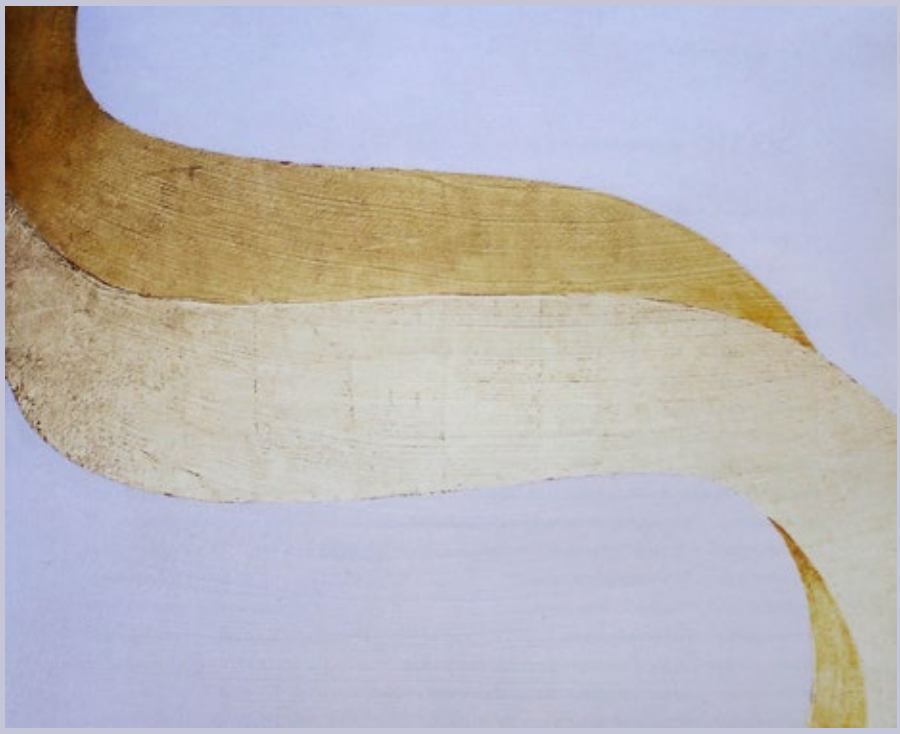
- Quelques mois après le Synode sur l'Amazonie où l'Esprit de Dieu nous a penchés sur les difficultés des communautés chrétiennes qui souffrent de ne pas célébrer les sacrements régulièrement, le même Esprit Saint nous invite à découvrir dans nos corps et dans nos cœurs le défi de la communion alors qu'il ne nous ait pas permis de nous rassembler

- En France, on nous annonce de jour en jour le pic de l'épidémie… Il sera vraisemblablement atteint au milieu de la Semaine Sainte. Comment ne pas considérer que le Christ, se chargeant de tous nos péchés et de tout le mal du monde, porte aujourd'hui sur la croix le poids de nos souffrances et de la maladie, pour nous conduire, vivant au matin de sa Pâque ?

- Dans le rythme soutenu de nos liturgies, ordinairement, nous délaissons trop souvent le mystère du Samedi Saint, mystère de silence, de vide et d'inconnu. Nous passons trop vite du Vendredi Saint à la Veillée pascale, alors que se vit, dans le silence de Dieu, le grand mystère du Salut. Ces temps a-liturgiques que nous vivons depuis 3 semaines déjà et qui vont s'amplifier dans les jours saints, nous donne d'incarner un étrange Samedi Saint qui peut nous dire quelque chose de ce mystère.

- Enfin, à l'heure où nous prenons conscience des dérives du cléricalisme et de la nécessité de retrouver, chacun, une juste place au sein du Peuple de Dieu, la nécessité de célébrer le grand mystère du salut en famille, avec nos frères de confinement, nous donne l'opportunité que Dieu nous donne de vivre activement notre vocation baptismale sans verser dans un consumérisme spirituel de convenance… mais il faut se saisir de ce défi !

On attribue à Albert Einstein cet aphorisme : « Le hasard est le nom que Dieu prend lorsqu'il veut rester anonyme ». Si nous ne sommes bien incapables de trouver un sens à tout ce que nous vivons, nous savons que Dieu se glisse dans les interstices de nos histoires comme un grain de sable qui fait sauter les engrenages de nos habitudes. Nul doute qu'il saura nous donner toute grâce et tout bien pour sortir forts et vivant de notre épreuve, car il souffre avec nous pour que nous vivions avec lui.



Arcabas, *La route messianique*
Polyptyque *Passion et résurrection*

DIETRICH BONHŒFFER

« Le salut est gratuit,
mais l'apprentissage exigera votre
existence toute entière. »

Jeudi 9 avril 2020
Jeudi saint
24e jour du confinement

– Anniversaire de la mort de Dietrich Bonhœffer–

Ce jeudi saint 9 avril, est aussi l'anniversaire de l'exécution du pasteur Dietrich Bonhœffer sur ordre d'Hitler (9 avril 1945). Pendant cette période de confinement, je me suis replongé dans les écrits de ce maître spirituel, et en particulier dans ses notes et lettres de captivité. En ce triduum pascal, je partage avec vous cet extrait de la lettre du dimanche de Pâques (25 avril 1943) à ses parents, alors qu'il est détenu par la Gestapo :

> « *Avec quelle joie je vous fais savoir qu'ici aussi je célèbre de joyeuses Pâques ! Vendredi saint et Pâques sont libérateurs parce qu'ils arrachent nos pensées bien au-delà de nos destins personnels pour les diriger vers le sens dernier de toute vie, de toute souffrance, de tout évènement, et parce qu'on conçoit une grande espérance* ».

Alors que nous vivons une période de réclusion à domicile, qu'il nous soit donné d'entrer dans cette dilatation du cœur et de l'espérance !

Arcabas, *La sainte Cène (détail)*
Polyptyque *Passion et résurrection*

Jeudi 9 avril 2020
Jeudi saint
24e jour du confinement

– Mémoire de la Cène du Seigneur –

Coïncidence du temps, ce soir le peuple Juif célèbre la Pâque. Ce soir, au cœur de vos foyers confinés, vous jeûnez de l'eucharistie. Vous n'avez pas la ceinture aux reins, les sandales aux pieds et le bâton à la main (*cf*. Ex 12, 11), mais le Seigneur vous convoque à un nouvel exode : celui des fausses habitudes. Ce soir, vous quittez malgré vous le confort de vos pratiques chrétiennes et le sentiment de sécurité que peut procurer une communion routinière. Ce soir vous entrez dans l'aventure du voyage avec Dieu en vue de votre libération et de la terre promise.

Ce soir nous célébrons la cène du Seigneur. Le jour de la fête des pains sans levain, les disciples demandèrent à Jésus ce qu'ils devaient faire pour les préparatifs de fête, et Jésus leur répondit : « *Allez à la ville, chez un tel, et dites-lui : "Le Maître te fait dire : Mon temps est proche ; c'est chez toi que je veux célébrer la Pâque avec mes disciples."* » (Mt 26, 18). Ce soir cette parole vous est adressée personnellement, à vous qui ne pouvez aller à sa rencontre : ce soir c'est lui, le Sauveur, qui vient chez vous célébrer sa Cène ! Ce soir au cœur de vos foyers confinés, vous accueillez mystérieusement le Seigneur qui a donné son corps pour vous.

Ce mystère est grand. Dans la libération de la servitude d'Égypte par la traversée de la Mer, et dans la libération de l'esclavage du péché par le don de la vie de Jésus sur la croix, Dieu ouvre un chemin d'éternité, de vérité, et d'amour. C'est ce passage

que nous devons vivre, immobiles dans nos maisons, mais tellement libres dans la vie de Dieu ! Que le Seigneur, au cœur de vos liturgies familiales, de vos prières personnelles, vous entraine, avec lui, dans ce passage.

Alors qu'en ce moment beaucoup d'hommes et de femmes souffrent et meurent ; alors que beaucoup d'hommes et de femmes consacrent leur vie à les aider ; alors que personne ne peut savoir ce vers quoi nous allons, nous savons, nous, dans la foi et l'espérance, quel est le dernier sens de l'histoire du salut. En célébrant la sainte Cène avec les séminaristes ce soir, je vous rassemble tous au creux de la patène, je vous plonge tous dans le calice.

Le Seigneur se fait notre hôte, accueillons-le d'un cœur grand ouvert pour le suivre vers la vie !

Arcabas, *La sainte Cène (détail)*
Polyptyque *Passion et résurrection*

Arcabas, *Le baiser de Judas (détail)*
Polyptyque *Passion et résurrection*

Vendredi 10 avril 2020
Vendredi saint
25e jour du confinement

– Médiations pour les Laudes du séminaire –

Le Vendredi saint nous plonge, nous disciples du Christ,
dans le mystère insondable de la croix.
Nous devons faire face à la croix
et à tout ce qu'elle représente,
à tout ce qu'elle signifie.
Il n'est pas possible de reculer,
ou alors il nous faut renoncer à être chrétiens.
Cette croix est pour nous une occasion de chute ou de relèvement.
Nous pouvons buter dessus comme sur une pierre d'achoppement.
Nous pouvons aussi nous appuyer dessus
comme une pierre de fondation.
Quoi qu'il en soit, la croix est là, incontournable pour nous.
Elle étend ses bras au-dessus de nos têtes
et nous prends dans son ombre.

Nous sommes les disciples de Christ.
Nous ne sommes pas plus grands que les premiers disciples.
Nous ne sommes pas meilleurs qu'eux.
Nous ne sommes pas non plus si différents.

Dans le déroulement inéluctable de la passion,
deux disciples servent de bornes,
de points de repère, et de modèles contrastés.

Tout commence avec Judas.
L'un des Douze qui prêcha au nom de Jésus,
qui fit des miracles en son nom.
Lui qui reçut la bouchée des mains même du Sauveur.

Judas est l'homme du début de la Passion
et il est l'homme de la fin,
car il est l'homme de l'arrestation.
Il est l'homme du baiser.
« *Judas c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme ?* »
Mais comment en aurait-il pu être autrement ?
Le premier baiser que Jésus a reçu dans sa vie d'homme
fut de sa mère.
Le dernier qu'il eut reçu est celui de Judas.
C'est par un acte d'amour, un signe de tendresse
que le Fils de l'Amour est trahi.
Mais dans ce baiser, il y a l'amour déçu, l'amour jaloux.
Il y a toute la violence de l'amour de Judas pour Jésus.
N'avait-il pas dit qu'il était venu chercher la brebis perdue ?
Et qu'il se réjouirait plus pour elle
que pour les 99 autres brebis de l'enclos ?
Alors Judas se perd plus loin que les autres,
au risque de ne pas être retrouvé.
Nous aussi nous savons le baiser.
Nous aussi nous avons en nous tout l'amour qu'il faut pour trahir.

Si tout commence avec Judas,
tout fini avec Joseph, celui d'Arimathie.
Joseph est aussi un disciple.
Non pas l'un des Douze, l'un de ceux qui ont de l'importance.
Non. Joseph est le disciple du secret, le disciple du silence.
Il est celui qui se tient discrètement dans l'ombre du maitre.
Il est la brebis de l'enclos, presque anonyme parmi les 99 autres.
Il est lui aussi l'homme de la fin,
car il est l'homme de la mise au tombeau.
Il est aussi l'homme du début,
car c'est de ce tombeau que Dieu fait toute chose nouvelle.
Il est surtout l'homme qui prend soin du corps de Jésus.
La première femme qui a lavé Jésus, qui a pris soin de lui,
qui a parfumé sur corps, était Marie, sa mère.

Le dernier qui pose sur son corps les gestes de la tendresse
et de l'honneur est Joseph.
C'est par un acte d'amour
que le Fils de l'homme est mis au tombeau.
Dans cet acte, il y a plus que la « corvée des morts ».
Dans ce geste, il y a un sacrifice considérable et insoupçonnable.
En cette veille du grand sabbat de la Pâque,
Joseph s'est rendu impur.
Il ne pourra pas, selon la Loi, présider le repas pascal.
Il devra céder cette place à son Fils.
Il va vivre, lui, un autre passage, une autre veille, au tombeau,
dans la fidélité à son ami.
Nous aussi, nous savons la tendresse.
Nous aussi, nous avons tout l'amour qu'il faut pour rester fidèle.

Deux disciples parmi les autres Judas et Joseph.
Deux disciples face à la croix du Fils de l'homme.
Deux disciples que nous pouvons êtres nous aussi.

La croix révèle en nous tous la vérité de nos vies.
La croix relève en nous l'amour
depuis les tréfonds de nos existences.

Cet amour peut conduire à la trahison
s'il n'est libre de la liberté de Dieu,
s'il n'est pas chaste comme la vérité de Dieu,
et s'il n'est pas purifié de nos égoïsmes stériles.

Cet amour peut conduire à la compassion.
Il peut nous mener à l'autre, au frère, à l'étranger, au mal-aimé.
Il peut nous conduire à Dieu.
Il peut nous conduire à son corps.
Cet amour vient de Dieu comme la lumière vient du soleil.
Cet amour-là est celui de Dieu,
celui du Christ qui nous ai aimés jusqu'au bout.

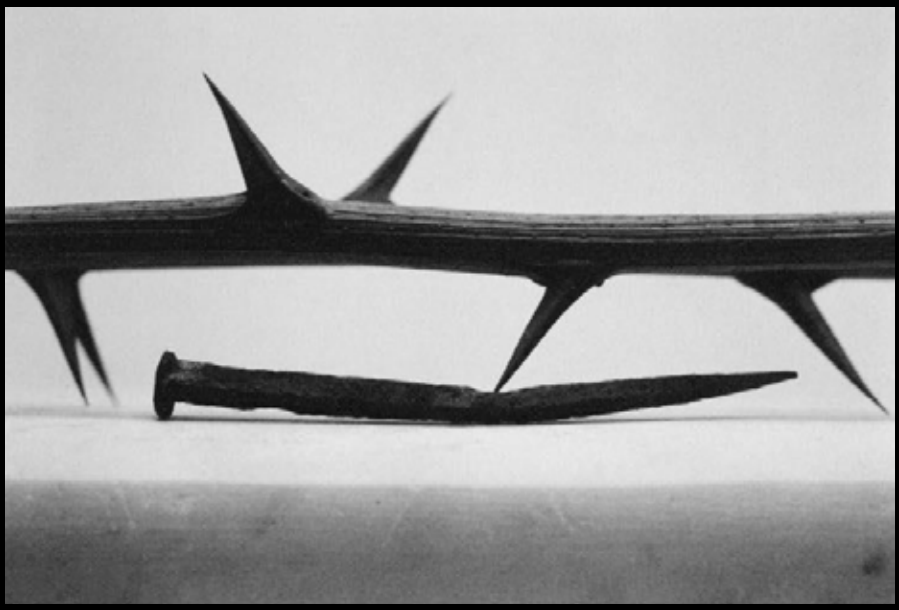
Face à la croix du Christ, à l'ombre de ses bras,
le mystère de ce jour saint nous convoque à la vérité de nos vies.
Nous avons en nous tout l'amour qu'il faut.
Comment allons-nous le vivre ?

La croix révèle en nous tous la vérité de nos vies.
La croix plante en nous la flèche de la conversion.
Sous son ombre,
nous pouvons lever les yeux vers l'horizon du matin de Pâque.
Sous son ombre,
nous voyons se lever l'aurore de la Vie.

Il nous faut relever le défi comme le maître.
Le disciple est celui qui le suit.
Le disciple est celui qui aime comme lui.

Si nous sommes vraiment les disciples de Christ,
alors suivons-le pas à pas dans sa passion pour avoir part à sa vie.

Arcabas, *Prologue 1*
Polyptyque *Passion et résurrection*



Photographie Michel Graniou

Vendredi 10 avril 2020
Vendredi saint
25e jour du confinement

– Homélie pour la célébration de la Passion au séminaire –

Tout est accompli.

[Silence]

Que peut-on dire de plus ?
On ne commente pas la Passion comme un traité de théologie !
Il nous faut l'accueillir pour ce qu'elle est :
le drame de l'humanité broyée par le péché,
l'anéantissement de tout espoir humain,
l'abîme insondable de notre néant.
Comment cela est-il possible ?
Comment l'innocent peut-il être si ouvertement
et si iniquement condamné ?
Dans l'étau inextricable qui enserre le Christ,
se dévoilent tant de situations, qui de par le monde,
et de par l'histoire se répètent inlassablement, tragiquement.
« *Rien de nouveau sous le soleil* »
pourrait encore écrire un Ecclésiaste moderne (*cf*. Qo 1, 9) !

Et pourtant, nous le savons,
le Christ est celui qui fait « *toute chose nouvelle* » (Ap 21, 5).
Il nous faut donc également accueillir la passion pour ce qu'elle est :
la charnière du salut de tout homme,
la source de l'effusion de toute miséricorde,
l'ensemencement du Royaume à venir.
Comment cela est-il possible ?

[Silence]

Le Christ vit l'Évangile jusqu'au bout.
Depuis sa naissance en ce monde et jusqu'à cette heure,
il en a toujours été ainsi.
Il a aimé les siens qui étaient dans le monde,
et il les aime jusqu'au bout.
Dans la vie de Jésus, comme dans sa mort,
tout n'est qu'amour,
tout est miséricorde,
tout est compassion.

[Silence]

Face à la Passion et à la mort du Christ,
nous ne pouvons être que démunis.
Qu'aurions-nous fait si nous avions été avec lui ?
— probablement pas mieux que Pierre !
Que pouvons-nous faire aujourd'hui face à l'injustice,
au mal et au péché qui a juré notre perte ?
— probablement pas plus que les apôtres !
Nul disciple, hier comme aujourd'hui,
ne peut répondre à ces questions
sans contempler le Fils qui se donne,
qui se livre par amour pour nous.

[Silence]

Je me souviens que le Christ
a été transpercé à cause de mes fautes.
« *Rien n'est à ce point voué à la mort*
que la mort du Christ ne puisse le libérer » !
Cette méditation de saint Bernard est d'une grande aide :

« *Mais le clou qui pénètre en lui*
est devenu pour moi une clef qui m'ouvre le mystère de ses desseins. [...]
Les clous et les plaies crient que vraiment, en la personne du Christ,
Dieu se réconcilie le monde.
Le fer a transpercé son être et touché son cœur
afin qu'il n'ignore plus comment compatir à mes faiblesses. »

Dans le tourment de la Passion,
le Christ, Dieu fait homme,
compatit jusqu'au bout à notre existence,
à nos faiblesses, à notre mal.
Il sait dans sa chair combien nous avons besoin de Dieu,
combien nous aspirons au salut !
En sa chair, il a accompli toute grâce.

[Silence]

Nous devinons alors que la seule attitude du disciple
est celle de la compassion du Maître.
Notre désir de vivre à sa suite trouve ici un élan formidable.
Christ a ouvert la voie de toute miséricorde et de tout amour !
Jésus ne s'est pas soustrait à la souffrance et à la mort.
Il les a affrontés librement et totalement comme les siennes propres !
Et il nous a tracé le chemin :
« *Pour aller où je vais, vous savez le chemin* » (Jn 14, 4).

[Silence]

Oui, nous savons le chemin :
c'est Christ lui-même à jamais vivant !
Mais ici, dans notre désir d'imiter Jésus,
nous devons prendre garde.
La passion est inimitable,
la passion est irremplaçable,
la passion est indépassable.

Nous ne sommes pas le Christ !
Nous ne sauverons pas l'humanité,
ni par nos efforts,
ni par nos souffrances,
et encore moins par nos sacrifices.
La compassion du disciple n'est pas une tentative de substitution !
Nous pourrions être tentés de monter nous-mêmes sur la croix
— et combien de prêtre et de séminaristes
peuvent-ils tomber dans cet excès !
« *Nous ne sommes certainement pas le Christ*
et nous ne sommes donc pas appelés à racheter le monde
par notre action et notre souffrance personnelles »
Je retiens cette médiation de Dietrich Bonhœffer :
« *Nous ne sommes pas le Christ,*
mais, si nous voulons être des chrétiens,
cela signifie que nous devons participer
à la largesse du cœur de Christ dans une action responsable
qui procède de l'amour rédempteur et libérateur
du Christ pour tous ceux qui souffrent. »

[Silence]

Si nous voulons être des chrétiens,
l'amour du Christ pour nous
ne saurait être qu'un pur exemple, aussi parfait soit-il !
Il est bien plus que cela.
La passion est une force
qui nous saisit au plus profond de notre être,
parce que c'est précisément jusque-là,
que l'amour de Dieu est descendu !

En contemplant la croix du Fils,
en venant l'adorer dans quelques instants,
en recevant le gage de son amour dans la communion,
recevons la vie qui se déploie dans la miséricorde de Dieu.

Qu'elle emplisse notre vie.
Qu'elle inonde notre monde.
Qu'elle nous engage à aimer vraiment de tout notre être.
Car il n'y a pas d'amour en dehors de cet amour.
Il n'y a pas de vie en dehors de sa vie donnée.

[Long Silence]

—

Voici, ci-après, les deux textes que je cite dans l'homélie et qui ont nourri ma médiation.

—

– L'effusion de la miséricorde –

Où donc notre fragilité peut-elle trouver repos et sécurité sinon dans les plaies du Sauveur ? Je m'y sens d'autant plus protégé que son salut est plus puissant. L'univers chancelle, le corps pèse de tout son poids, le diable tend ses pièges : je ne tombe pas, car je suis campé sur un roc solide. J'ai commis quelque grave péché : ma conscience se trouble, mais elle ne perd pas courage, puisque je me souviens des plaies du Seigneur, qui a été *transpercé à cause de mes fautes*. Rien n'est à ce point voué à la mort que la mort du Christ ne puisse le libérer. Dès que je pense à cette médecine si forte et efficace, la pire des maladies ne m'effraie plus.

Il se trompait donc, celui qui a dit : mon péché est trop grand pour que j'en obtienne pardon. [...] Pour moi, ce qui me manque par ma faute, je le tire hardiment des entrailles du Seigneur, car la miséricorde y abonde, et elles sont percées d'assez de plaies pour que l'effusion se produise. Ils ont percé ses mains, ses pieds, et d'un coup de lance son côté. Par ces trous béants, je puis goûter *le miel de ce roc et l'huile qui coule de la pierre très dure*, c'est-à-dire goûter et *voir combien le Seigneur est bon*. Il formait des pensées de paix et je ne le savais pas. [...] Mais le clou qui pénètre en lui est devenu pour moi une clef qui m'ouvre le mystère de ses desseins. Comment ne pas voir à travers ces ouvertures ? Les clous et les plaies crient que vraiment, en la personne du Christ, Dieu se réconcilie le monde. *Le fer a transpercé son être et touché son cœur* afin qu'il n'ignore plus comment compatir à mes faiblesses.

Le secret de son cœur paraît à nu dans les plaies de son corps ; on voit à découvert le grand mystère de sa bonté, cette miséricordieuse tendresse de notre Dieu, Soleil levant qui nous a visités d'en haut. Et comment cette tendresse ne serait-elle pas manifeste dans ses plaies ?

Saint Bernard de Clairvaux
Homélie sur le Cantique des cantiques, 61, 3-5

Mais, du point de vue chrétien, ces justifications ne sauraient cacher qu'il s'agit de toute évidence d'un manque de largesse du cœur. Le Christ s'est soustrait à la souffrance jusqu'à ce que son heure fût venue ; alors il l'a affrontée librement, il s'en est saisi et l'a surmontée. Le Christ a vécu en son corps — ainsi le dit l'Écriture — toute la souffrance de l'humanité comme la sienne propre — quelle pensée dépassant toute compréhension ! — il l'a prise sur lui librement. Nous ne sommes certainement pas le Christ et nous ne sommes donc pas appelés à racheter le monde par notre action et notre souffrance personnelles ; nous ne devons pas nous charger de fardeaux impossibles et nous tourmenter de ne pas pouvoir les porter ; nous ne sommes pas des seigneurs, mais des instruments seulement, dans la main du Seigneur de l'histoire ; nous ne pouvons éprouver dans la compassion que de façon très limitée la souffrance des autres. Nous ne sommes pas le Christ, mais, si nous voulons être des chrétiens, cela signifie que nous devons participer à la largesse du cœur de Christ dans une action responsable, qui saisit librement l'heure fixée et s'expose au danger et qui, dans une réelle compassion, procède non pas de l'angoisse, mais de l'amour rédempteur et libérateur du Christ pour tous ceux qui souffrent. Attendre passivement et regarder de façon indifférente ne sont pas des attitudes chrétiennes. Les chrétiens ne sont pas appelés à l'action et à la compassion d'abord par des expériences qui les atteignent eux-mêmes dans leur propre corps, mais par les épreuves qui atteignent dans leur corps les frères pour lesquels le Christ a souffert.

Dietrich Bonhœffer
Résistance et soumission (Texte de 1943)
Labor et Fides, 2005, p. 36-37

Hugo Bogo, *La mise au tombeau*
Huile sur toile, Cathédrale de Nice, 2017.

Samedi 11 avril 2020
Samedi saint
26e jour du confinement

– Médiations pour le matin du samedi saint –

Le tombeau est fermé. La pierre est roulée. Le corps de Jésus est seul, couché dans la poussière de la mort. Tout n'est que silence. Le temps du samedi saint est presque un temps hors du temps. Le temps de l'attente qui s'étire, qui s'étale, qui se languit. Dans l'habitude de nos vies essoufflées, nous ne prenons presque jamais le temps de vivre la lenteur et le silence du samedi saint. Nous passons trop vite de la mort à la vie, comme si tout allait de soi, comme si tout cela était « normal ». La fête de pâque demande des préparatifs, nous n'avons pas le temps d'attendre.

Cette année, le confinement que nous devons vivre donne un goût de Samedi Saint à l'ensemble des fêtes pascales… Et ce ne sera pas encore fini… Nous sommes astreints à rester confinés dans cette attente de la délivrance. Nos pensées peuvent aller et venir, mais nos corps marquent encore l'attente du dénouement. C'est précisément dans cette attente, dans cet entre-deux que nous vivons le caractère unique de notre expérience ; et il est exigeant. Car comme nous le rappelle mon ami Robert Scholtus : « Le jour viendra où nous sortirons de ce grand enfermement, où nous pourrons enfin nous embrasser et chanter nos alléluias à tue-tête. Mais à partir de ce jour-là, nous serons impardonnables si cette joie retrouvée nous faisait oublier de quelles servitudes, de quelles illusions, de quels égoïsmes cette quarantaine républicaine, laïque et obligatoire nous aura (provisoirement) guéris. »

Que ce temps de veille au tombeau du Christ garde mémoire de la densité de notre vie et qu'elle nous entraine à l'espérance, comme le sportif à la victoire.

Arcabas, *Le tombeau sans appel,*
Polyptyque *Passion et résurrection*

Samedi 11 avril 2020
Samedi saint
26e jour du confinement

– Médiations pour l'après-midi du samedi saint –

La rumeur ecclésiale murmure que le Samedi saint est le temps du Grand silence et du Grand vide. De fait, il est le seul véritable jour « a-liturgique ». Mais ce silence est-il si muet que cela ? Ce vide est-il aussi béant qu'il le voudrait ?

Samedi saint, temps du silence. Non parce que Dieu se tait, mais plutôt parce que nous ne l'entendons pas. Dans la nuit du tombeau, le Père crie son amour pour son Fils ; il hurle son amour pour les hommes. Dans la nuit du tombeau, le Christ fracasse les portes de l'enfer. Il exhorte Adam et Ève à sortir de leur torpeur moribonde dans l'acclamation des anges. Les justes chantent leur salut à tue-tête… Mais pour nous, ici et maintenant, rien ne perce nos oreilles sourdes de l'étourdissement du mal et de la souffrance. Notre orgueil et notre peine nous empêchent de percevoir cette faible rumeur qui pourtant enfle peu à peu… Et pourtant, si comme Élie à l'Horeb nous tendions l'oreille du cœur, nous entendrions déjà ce murmure de fin silence qui éclatera toute sa gloire dans l'alléluia pascal.

Samedi saint temps du vide et de l'absence, comme si Dieu s'était retiré du monde. Une béance irréparable dans nos existences comme en laisse la disparition des êtres chers. Mais ce vide n'est pas aussi creux qu'il n'y paraît. Ce jour est plein à craquer de l'amour de Dieu comme le tombeau est plein du corps de Jésus. Ce jour enfle de l'espérance divine qui explose bien au-delà des espoirs humains. Ce jour déborde du désir de nos attentes et de notre soif de la vie. Bientôt, le tombeau ne pourra plus tenir enfermée la puissance salvatrice de Dieu et la force éblouissante de la lumière repoussera la vacuité des ténèbres de la nuit.

Mais pour l'heure nous continuons de vivre dans le silence et dans le manque… Bientôt il fera jour, bientôt il fera fête…

Anatol Serkov, *Anastasis*

Dimanche 12 avril 2020
Saint jour du Pâque
27e jour du confinement

– Médiations pour la résurrection du Seigneur –

Le Christ est ressuscité ! Il est vraiment ressuscité !
Christus resurrexit ! Resurrexit vere !
Χριστός Ανέστη ! Αληθώς Ανέστη !
المسيح قام حقا قام

> « *Le soir venu, en ce premier jour de la semaine, alors que les portes du lieu où se trouvaient les disciples étaient verrouillées par crainte des Juifs, Jésus vint, et il était là au milieu d'eux. Il leur dit : "La paix soit avec vous !"* » (Jn 20, 19)

Les portes du Cénacle sont verrouillées. Les portes de nos maisons sont closes, sinon par peur du virus, au moins par prudence. Personne ne s'enferme de gaité de cœur. Rien ne peut nous rejoindre, rien ne doit nous atteindre : il en va de la nécessité de la survie : la notre et celle des autres. Mais la survie n'est plus tout à fait la vie. Elle n'en est qu'une réduction nécessaire : juste ce qu'il faut pour rester en vie. Voici quelque temps que nous limitons nos existences : pas de sortie, trop peu de gestes de tendresse, pas de baiser, pas de câlins, peu de rencontres… Les disciples n'avaient sans doute pas grand-chose à nous envier non plus, recroquevillés sur leurs peurs et leur angoisse après la mort du Maître. Mais rien ne saurait empêcher le Sauveur vivant de les rejoindre pour les aimer jusqu'au bout : aucune porte, aucune cloison, aucune peur, aucune loi ! Dieu se moque de nos confinements : ils ne l'arrêteront pas. Nous ne nous rassemblerons pas cette année pour nous étreindre dans l'exultation pascale : « *Le Christ est ressuscité ! Il est vraiment ressuscité !* » mais c'est

bien le Christ à jamais vivant qui vient nous enserrer de son amour dans nos foyers et nos intimités. Comment n'en serait-il pas ainsi, si même la mort n'a su le garder captif. La puissance de la résurrection emplit nos vies dès aujourd'hui même si nous continuons de traverser l'épreuve : il nous donne sa paix !

> « *Après cette parole, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie en voyant le Seigneur. Jésus leur dit de nouveau : "La paix soit avec vous ! De même que le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie."* » (Jn 20, 20-21)

Le Seigneur se fait reconnaitre pas ses plaies transfigurées, non cicatrisées : la vie divine ne nie pas nos épreuves et ce que nous avons vécu, mais elle les sublime. Nicolas Cabasilas, un des derniers Pères de l'Église, nous enseigne ceci :

« *Il n'a pas rejeté ses blessures, et en a gardé les cicatrices. S'il l'a voulu, c'est par amour pour l'homme. Car, c'est par ses plaies qu'il a retrouvé celui qui était perdu. Grâce à ses meurtrissures, il s'est attaché celui qu'il aimait. L'art des médecins et la nature arrivent, parfois, à faire disparaitre ces traces sur des corps mortels et corruptibles ; comment comprendre qu'un corps immortel puisse garder ces cicatrices ? (...) Un tel comble de tendresse s'exprime en ce qu'il ne rougit pas des infirmités de notre nature et siège sur son trône royal marqué des cicatrices héritées de la faiblesse humaine* ».

La force de la Résurrection ne conduit pas à l'insouciance, mais à la responsabilité. La force de la résurrection ne conduit pas à l'oubli, mais à la mémoire. La force de la résurrection ne conduit pas à fuir le monde, mais à le vivre pleinement. Oui, la force de la résurrection ne fait pas disparaitre la pandémie comme par magie, mais nul doute qu'elle nous donnera tout force pour la traverser et transformer notre monde par notre manière de vivre d'une vie nouvelle.

C'est précisément pourquoi l'envoi des disciples d'origine dans la paix du jour de Pâques. Personne ne rencontre le Ressuscité

sans qu'il l'envoie comme prophète de son amour. Personne ne reçoit le Ressuscité chez lui, sans qu'il fasse toute chose nouvelle pour lui.

Aujourd'hui, prenons le temps de goûter la joie de sa paix. Aujourd'hui, prenons le temps de recevoir la force de Dieu. Aujourd'hui crions l'Alléluia pascal à perdre voix, car il a vaincu tout mal !

Le Christ est ressuscité ! Il est vraiment ressuscité !
Christus resurrexit ! Resurrexit vere !
Χριστός Ανέστη ! Αληθώς Ανέστη !
المسيح قام حقا قام

Arcabas, *Anastasis (détail)*
Polyptyque *Passion et résurrection*

Codex Aureus, Echternach, XIe siècle

Dimanche 19 avril 2020
Deuxième dimanche de Pâque
34e jour du confinement

Sur Jn 20, 19-31

Il s'agit d'un texte qui se passe huit jours
après la résurrection du Seigneur.
Il s'agit de nos vies où nous méditons au jour du Seigneur.

Il s'agit d'un texte où les disciples sont enfermés
par crainte des Juifs.
Il s'agit de nos vies où nous sommes confinés
par la crainte du virus.

Il s'agit d'un texte où le Ressuscité
ne se laisse arrêté par aucun verrou.
Il s'agit de nos vies où le Ressuscité
ne se laisse arrêté par aucune peur.

Il s'agit d'un texte où Jésus se rend présent au milieu de ses amis.
Il s'agit de nos vies où Jésus vient demeurer chez nous
au cœur de nos foyers.

Il s'agit d'un texte où Jésus salue les siens en leur donnant sa paix.
Il s'agit de nos vies où la paix de Jésus nous est acquise
pour toujours, quelles que soient nos épreuves.

Il s'agit d'un texte où Thomas demande à voir pour croire.
Il s'agit de nos vies où nous voudrions
voir plus loin que nous-mêmes,
où nous doutons de la présence de Dieu
au milieu des angoisses et des tourments.

Il s'agit d'un texte où Jésus répond à son frère Thomas
en lui montrant ses plaies.
Il s'agit de nos vies où le Christ se donne à nous
par amour pour chacun de nous ;
où ses plaies témoignent de sa compassion
pour les malades et pécheurs que nous sommes.

Il s'agit d'un texte où le Christ invite Thomas
à cesser d'être incrédule et à croire vraiment.
Il s'agit de nos vies où notre foi au Christ est ravivée
par la joie pascale et nous envoie agir dans le monde
et à aimer nos frères.

Il s'agit d'un texte où Jésus nous déclare « bienheureux »,
car nous croyons sans avoir vu.
Il s'agit de nos vies où nous entrons
dans une communion authentique avec ceux qui croient
et dans une mission essentielle envers ceux
qui ne le connaissent pas.

Il s'agit d'un texte qui nous dit que Jésus a fait bien d'autres signes
en présence de ses disciples et qui ne sont pas mis par écrit.
Il s'agit de nos vies où nous discernons
les œuvres que Dieu fait pour nous encore aujourd'hui
et que nous avons à raconter à tous les hommes de ce monde.

Il s'agit d'un texte qui nous invite à la foi au Christ
et à la vie en son nom.
Il s'agit de nos vies où nous vivons déjà de la vie même de Dieu.

Joyeuses fêtes de Pâques !

Remrandt, *Les pèlerins d'Emmaüs (détail)*
vers 1628, huile sur panneau, Musée Jacqmart-André, Paris.

Dimanche 26 avril 2020
Troisième dimanche de Pâque
41e jour du confinement

Sur Lc 24, 13-35

Les médias bruissent d'une expression qui me hérisse le poil : « *le jour d'après* » ! S'il est légitime de vouloir rêver au « monde de demain », il ne faudrait pas pour autant croire naïvement que la crise que nous traversons n'aura été qu'une douloureuse parenthèse dans notre « marche en avant ».

L'expérience des disciples d'Emmaüs est pour nous fondamentale, et peut-être encore plus en ces temps incertains. Jésus ressuscité croise volontairement le chemin de Cléophas et de son compagnon, mais ils ne le reconnaissent pas. Il s'enquiert de ce qu'ils vivent et provoque ainsi la réponse de Cléophas : « *Tu es bien le seul à ignorer les évènements de ces jours-ci.* » (cf. Lc 24, 18). Nous aimerions aussi interroger Jésus : ignorerait-il également ce que nous sommes en train de vivre ? La provocation est saisissante, mais elle appelle un récit authentique des évènements du monde. Dieu ne se raconte pas d'histoire, il ne nous raconte pas d'histoires, il nous laisse les lui raconter. Et, ainsi, Cléophas lui raconte tout ; il ne cache rien : l'exhalation des commencements, la joie de la vie avec Jésus, l'enthousiasme suscité par son enseignement et ses actions, le désarroi de l'arrestation, la douleur de sa mise à mort. Il évoque même le tombeau vide et le témoignage des femmes, des apôtres et des anges… mais il ne croit pas. Pas encore ! La transparence de Cléophas est touchante : si nous étions capables de converser avec Jésus dans une complicité si familière, notre vie serait sans doute bien différente ! À notre tour, il faut que nous puissions dire à Dieu, en vérité, tout ce qui fait notre vie, pour le laisser lui se faire l'interprète, dans toute notre vie, de ce qui le concerne (cf. Lc 24, 27).

Mais, même si cette longue discussion en vérité brûle le cœur de Cléophas, elle ne suffit pas à le faire accéder à la foi. Pas encore. Il manque une dernière chose : l'acte d'amour. Cet amour pour l'étranger, pour le prochain, pour celui qui demeure seul et qui pousse les deux compagnons à retenir Jésus chez eux : « *J'étais un étranger et vous m'avez accueilli* » (Mt 25, 35). À la table d'Emmaüs, à la fraction du pain, le Seigneur est reconnu et les yeux s'ouvrent. Il en aura fallu du temps et de la route pour le comprendre ! Mais l'essentiel est là pour Cléophas et pour nous. Par contraste, la fraction du pain qu'est l'eucharistie s'inscrit à présent dans la plupart de nos vies comme un manque, un creux et un désir. Mais cette fraction de pain peut être pour chacun de nous, le partage de ce qui fait notre vie en vérité avec ceux et celles que nous côtoyons, à travers les actes de l'amour et de la tendresse qui ont permis à Cléophas et son compagnon de faire entrer le Christ-vivant chez eux.

Alors, fous de joie, les disciples repartent à Jérusalem. Mais, paradoxalement, ils ne retournent pas en arrière. Ils ne reviennent pas à leurs habitudes. Ils sont transformés par la rencontre. Et la communauté de leurs amis qu'ils retrouvent au Cénacle n'est plus celle qu'ils ont quittée le matin même. « Le jour d'après » n'existe pas. Il n'existe plus. Il existerait s'ils avaient dû « faire avec » la mort de Jésus et inventer la suite. Mais le jour du Seigneur n'a plus de fin. C'est le Ressuscité qui « invente » le jour, le huitième jour, le jour de la Résurrection. Non ! Le « jour d'après » n'a rien de chrétien. Le Seigneur est celui qui fait « *toute chose nouvelle* » (Ap 21, 5). Il nous revient dans la crise de vivre avec le Seigneur le compagnonnage de la route d'Emmaüs et les actes d'amour qu'il implique. Il nous reviendra, après la crise, de vivre le monde dans « le jour présent », celui de l'amour de Dieu. La transformation de notre monde en Royaume de Dieu passera toujours par l'accueil de la grâce transformante de Dieu qui se reçoit et se déploie dans le quotidien de nos vies.

Arcabas,
Il leur ouvrit les Écritures
polyptyque *Les pèlerins d'Emmaüs*

Anatol Serkov, *Le bon pasteur*

Dimanche 3 mai 2020
Quatrième dimanche de Pâque
48e jour du confinement

Sur Jn 10, 1-10

En ce 48e jour de confinement — si le compte est bon — nous célébrons le 4e dimanche de Pâques, appelé le dimanche du Bon Pasteur. Et la liturgie semble user envers nous d'un étrange sens de l'humour : « Ses brebis à lui [le berger] les appellent chacune par son nom, et il les fait sortir. » (Jn 10, 3). Et si, en réponse à cette malicieuse provocation, notre désir de sortir enfin de ce confinement augmente encore un peu, le Seigneur ne pourra s'en prendre qu'à lui-même ! Au-delà toute espièglerie, il nous faut comprendre la portée de cette affirmation. Le rôle du berger est de faire « sortir les brebis ». Même si nous aimons être casaniers, notre vocation n'est pas de rester confinés dans l'étable sécurisante de nos habitudes, mais de sortir à la rencontre du monde. Cette « sortie » vers le monde n'est pas sans risque. Et je ne parle pas de celle du coronavirus ! Elle est risquée parce qu'audacieuse. La puissance de la Résurrection que nous venons de célébrer se saurait être ni contenue ni cachée au monde. Elle est pour tous et pour toutes. La vie est devant, la vie est au-dehors ! Rester immobile revient à être condamné à mourir : de faim, d'ennui, de solitude. Non ! Si le Seigneur nous mène à l'extérieur de nous-mêmes, à l'extérieur de nos convenances, à l'extérieur de notre Église, c'est pour vivre pleinement. Les circonstances présentent mettent en relief ce besoin de vivre, ce besoin de sortir. Mais il ne faudrait pas que nous sortions inconscient et insouciant. Nous sortirons pour vivre, pour aimer, quel qu'en soit le prix : voilà le sens de toute vocation.

Nous ne pouvons pas, pour un moment encore, sortir librement. Nos corps sont confinés. Mais nos esprits et nos âmes le sont-ils ? « L'Église en sortie », que le Pape François nous exhorte à devenir, ne saurait être contenue dans les limites de nos astreintes parce qu'elle vit profondément de la vie de Dieu. Même si nous vivons ce temps entre Pâques et Pentecôte enfermés au Cénacle comme les Apôtres, la puissance de la Résurrection est déjà à l'œuvre. Comme les Apôtres, nous attendons l'Esprit de la promesse pour qu'il renouvelle dans nos cœurs la puissance de notre baptême : alors nous sortirons libres et responsables. Et sous la conduite du Bon Pasteur, lui qui donne sa vie pour ses brebis, nous pourrons vivre, de manière renouvelée, l'Évangile au risque du monde.

Mosaïque du mausolée de Galla Placidia, à Ravenne (Italie)

Saint Sylvain de Gaza, icône d'Alain Chenal.
Édicule sur la tombe, Église du Saint-Sépulcre, Jérusalem, Photo de Sylvain Brison.
Cathédrale Sainte-Réparate, Nice, photo de Michel Graniou.

Lundi 4 mai 2020
Saint Sylvain de Gaza
Dédicace de la cathédrale de Nice

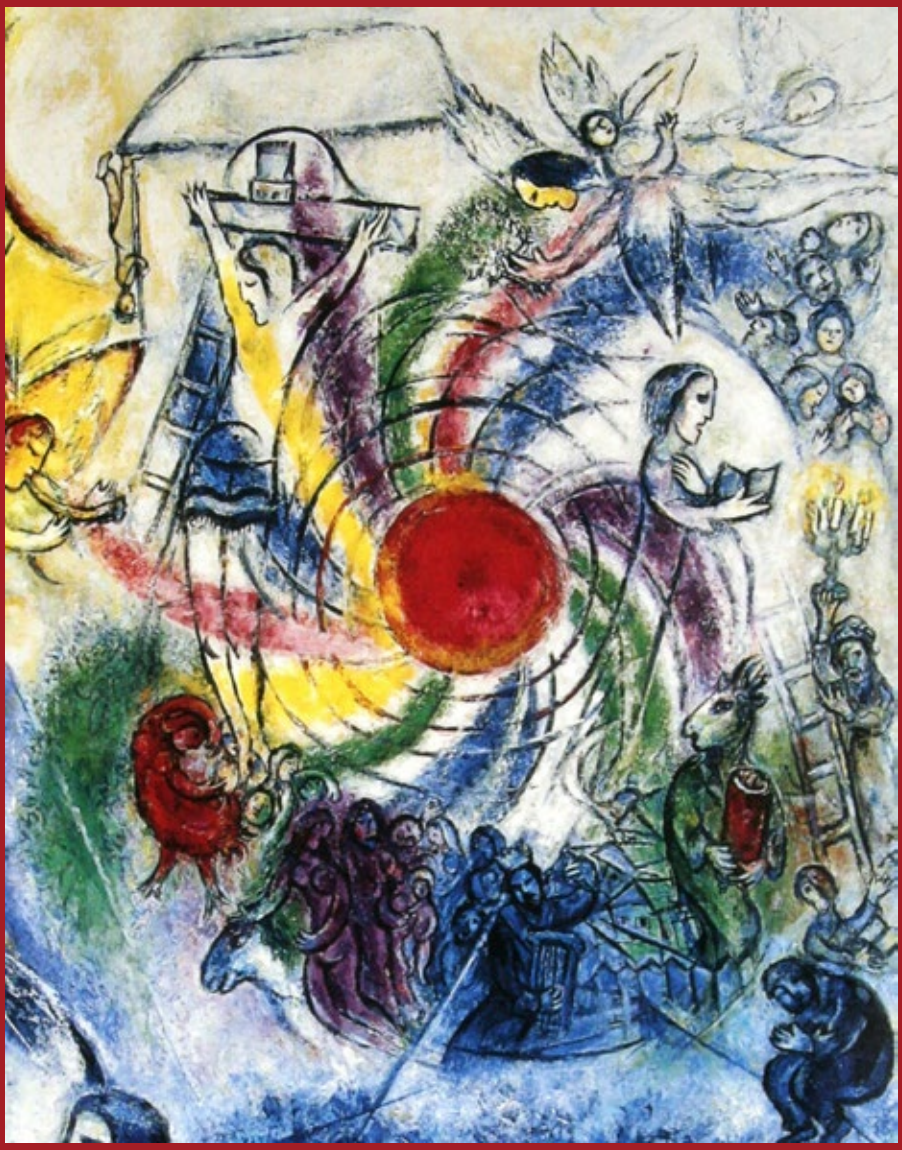
49e jour du confinement

La date du 4 mai porte une grande signification pour moi chaque année. L'Église universelle commémore aujourd'hui le martyre de saint Sylvain, évêque de Gaza au IVe siècle et l'Église de Nice célèbre aujourd'hui l'anniversaire de la dédicace de sa cathédrale, Sainte-Réparate, en 1699. Ce jour est donc important pour moi dans la mesure où il me rappelle mon attachement au Peuple de Dieu par mon baptême, au diocèse de Nice pour mon ordination et à la Terre Sainte par mon engagement dans l'Ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem.

En ces temps de pandémie et de confinement, ce triple attachement résonne comme un défi et un appel : un défi dans la lutte contre le mal qui nous frappe, quel qu'il soit, et un appel à la solidarité et à la compassion avec tous les hommes qui souffrent (en France, À Nice, en Terre sainte et dans le monde entier).

Si le mystère de l'Église est grand, celui du salut l'est encore davantage. Dans le jeu improbable de ces coïncidences se déploie une formidable aventure au risque de l'amour et de l'Évangile. Ce n'est que dans les soucis des personnes concrètes, dans la proximité de ces lieux où nous vivons, enracinés dans nos histoires, mais tendus vers le Royaume qui vient, que nous pouvons vivre authentiquement l'Évangile de la Vie. Ne nous berçons pas d'une douce, mais fausse, illusion en pensant que nous pouvons vivre cela dans le confort trompeur de nos certitudes et de nos souvenirs. Non ! il nous faut l'audace de l'Esprit de Dieu pour aller de l'avant et s'engager simplement, mais authentiquement, dans le monde avec ceux et celles qui marchent, cahin-caha, avec nous.

Aujourd'hui, je me recommande à vos prières et je suis reconnaissant de pouvoir m'appuyer sur votre amitié. Que le Seigneur nous conduise tous ensemble sur le chemin de toute vie.



Marc Chagall, *La création de l'homme* (détail), 1956-1958.
Musée du Message biblique, Nice.

Dimanche 10 mai 2020
Cinquième dimanche de Pâque
Dernier et 55e jour du confinement

Sur Jn 14, 1-12

L'évangile de ce jour comporte un étrange paradoxe. Jésus déclare : « *Quand je serai parti vous préparer une place, je reviendrai et je vous emmènerai auprès de moi, afin que là où je suis, vous soyez, vous aussi.* » (Jn 14, 3). Je ne crois pas être fondamentaliste, mais j'aime à prendre au sérieux les paroles de Jésus. Or, la promesse de Jésus semble faire défaut. En effet, Jésus est bien parti vers le Père ; il est revenu d'entre les morts, mais il a laissé ses disciples dans le monde. Il ne les a pas « emmenés ». Nous aussi, disciples actuels du Christ, nous demeurons en ce monde. Quel est donc ce paradoxe qui nous oblige à croire en la vérité des paroles de Jésus et à rester ici et maintenant dans un monde qui passe avec son lot de souffrance et de chaos ? Il nous faut prendre donc, très au sérieux, les paroles de Jésus : la conclusion de la phrase est essentielle : « *afin que là où je suis, vous soyez, vous aussi.* » Si nous sommes encore en ce monde, c'est donc que Jésus y demeure lui aussi puisqu'il est fidèle à sa parole. Le Christ continue de vivre en ce monde mystérieusement, en ressuscité. Le christianisme ne peut donc jamais être une « sortie du monde », une échappatoire utopiste qui nous permettrait de tenir coûte que coûte jusqu'à la libération finale. Non le christianisme est bien plus que cela, car il est la vie dans la foi au Ressuscité. Il est le chemin pour chercher et trouver le Vivant en ce monde. Il est le chemin pour apprendre à vivre le monde différemment, comme les citoyens du Royaume des cieux.

Nous sommes aujourd'hui au dernier jour du confinement, de ce grand effort collectif imposé pour le bien de tous. Que nous le voulions ou nous, il nous a tenus en retrait du monde, comme en suspens de la réalité et du temps. Nous aspirons tous légitimement à revenir à une vie normale et ordinaire. Mais demain ne sera pas comme hier. Non pas d'abord parce que le déconfinement est en quelque manière périlleux, mais par ce que le monde de demain n'est plus le monde d'hier : il est empreint de la puissance de la Résurrection. En rouvrant nos vies sur le monde, Dieu fait que nous ne le fuyons pas. Le Christ nous y envoie pour le trouver et être avec lui. Il nous faudra faire très attention : aux autres et à nous : au niveau physique pour nous préserver de tout danger sanitaire, mais aussi au niveau humain pour nous garder de toute fuite ou replis sur soi.

Ce lendemain peut être une formidable aventure, si nous n'oublions pas ce que nous venons de vivre et si nous continuons de prendre au sérieux les paroles de Jésus : « *Moi, je suis le Chemin, la Vérité et la Vie ; personne ne va vers le Père sans passer par moi.* » (Jn 14, 6). Jésus est le chemin qui mène à Dieu. Il est la Vérité qui rend libre. Il est la plénitude de la vie. La vie au risque du monde ne se reçoit que dans la vérité. La vérité de s'éprouve que comme un chemin. Le chemin est le Christ Vivant. Le grand Augustin nous l'a enseigné : « *Non intratur in veritatem nisi per caritatem* », « *on ne peut entrer dans la vérité si ce n'est par la charité* ». Que ce droit chemin de l'Évangile soit notre guide demain pour « déconfiner » notre vie et notre monde aux largeurs du cœur de Dieu.